

LA PREMIÈRE ST-JEAN EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE SE PASSE À LA SARRÉ

Danse, danse, trotte, trotte, tu sais pas ce que tu portes...
La terre d'Abitibi-Témiscamingue ne cherche pas sa cadence,
Elle palpite sous nos pieds.
Au rythme de sa propre mélodie,
Elle nous chavire dans une danse étrange
Où nos pas ne nous appartiennent plus.

Cette terre puissante avale les maisons qu'on abandonne,
les jouets à la traîne,
Les restes des bêtes perdues, l'argent qui tombe de nos poches.
Elle berce nos morts au chaud de ses entrailles.
Elle pousse des arbres au milieu des champs d'avoine.
Danse, danse, trotte, trotte, tu sais pas ce que tu portes...

Ici, la terre attire les hommes dans son antre.
À cœur de jour, des milliers de mineurs s'engouffrent dans des cages
En dessour, dans le noir des tunnels et la puissance de la dynamite,
Afin que nous ayons une bonne vie, au soleil, au-dessus.
Danse, danse, trotte, trotte, tu sais pas ce que tu portes...

Nous courons partout en tous sens, comme des fourmis.
Les très vieilles femmes ne savent plus
Comment nous parler de la terre qui leur parle.
Les petits enfants non plus.
Pas le temps pas le temps pas le temps.
Danse, danse, trotte, trotte, tu sais pas ce que tu portes...

Les corbeaux parlent aux vieilles femmes restées dans leurs maisons
Quand elles soulèvent le rideau de dentelle jaunie
Pour voir si le temps passe.
Elles se bercent en dévidant leur vie, tranquillement.
On jurerait qu'elles ne font rien.

Elles écoutent attentivement les paroles qu'on ne leur a pas dites
Et qui donnent enfin un sens à leur vie sur cette terre.
Elles savent,
Comme les nouveaux nés.
Danse, danse, trotte, trotte, tu sais pas ce que tu portes...

Notre cœur porte un autre cœur
Relié au cœur de la terre
Battant au même rythme.

Son tam-tam scande un signal pour ceux et celles
Qui viendront danser avec nous
Depuis les premières lueurs de l'aube jusqu'à la nuit tombée.

Margot Lemire, poétesse

UN REPAS BIEN ORDINAIRE CHEZ GRAND-MÈRE

L'été avait atteint sa plénitude. Les légumes et les fruits n'attendaient que le bon vouloir des cueilleurs. Encore une fois, j'avais obtenu la permission de passer la journée chez « mémère ». Grand-maman avait ramassé tout un panier de gousses de petits pois. Elle et moi, assises face à face, le panier déposé sur un petit banc entre nos genoux, un plat pour recevoir les pois, un autre pour les gousses vidées de leur contenu, nous nous affairions sérieusement tout en jasant. Elle me montrait la manière de procéder pour ouvrir les cosses. De quoi parlions-nous, ma mémoire n'en a pas gardé le souvenir. Mais pour le reste, c'est comme si j'y étais. Tout devient palpable. Je sens l'odeur des pois et j'ai leur goût dans la bouche, car bien sûr, j'en croquais quelques-uns. Puis, elle pèle les patates. Son couteau a été façonné par grand-papa. La lame sur laquelle elle appuie le pouce et le majeur est très courte et mince. Je n'ai jamais vu ailleurs un couteau semblable. Tante Alice prend charge des autres opérations de la préparation du repas. Je la suis en tout, curieuse de tout, je l'interroge sans cesse. Tout comme grand-maman, elle répond à mes questions. Je ne suis pas importune, je ne les dérange jamais. Pendant que les patates cuisent, elle prépare la pâte pour un pouding aux framboises; framboises qu'oncle Paul et moi avons cueillies cet avant-midi. Nous allons à la laiterie faire provision de crème. La crème tient lieu de gras dans la pâte. Elle en conserve un peu pour en verser sur notre dessert encore tiède. Grand-maman a ajouté un morceau de bois sec dans le poêle. Nous nous passerions bien de sa chaleur, mais le four doit être maintenu à une température constante pour la cuisson du pouding. Celui-ci enfourné, tante Alice prépare une purée bien lisse avec les pommes de terre qu'elle étend dans une casserole qui va au four. Elle creuse des trous peu profonds avec une cuillère et casse un œuf dans chacun, y ajoute du sel et du poivre. Elle sort le pouding du four qui, après vérification, est à point et le remplace par le plat de purée et d'œufs, pour un gratin bien doré et des œufs mollets. Rien que des ingrédients frais, de première qualité. La saveur était au rendez-vous.

Gisèle Chamberland, retraitée de l'enseignement.

REGARD SUR LA COLONISATION ROGER PELERIN, ARTISTE GRAVEUR

CENTRE D'INTERPRÉTATION DE LA FORESTIERIE

15 JUIN AU
1^{er} SEPTEMBRE 2017

Au fil des ans, cet artiste concentre sa production en linogravure et acquiert une très grande maîtrise technique. Roger Pelerin conçoit des œuvres imaginatives et uniques tout en respectant les règles classiques de composition et de technique. Très personnalisées, on les reconnaît aisément : style figuratif inspiré de la nature, des habitats et du folklore, omniprésence de personnages caricaturaux très typiques à Pelerin, tendance à la parodie, scènes de genre où les actions sur le vif sont abondantes, rehaussées grâce à un souci remarquable du détail. C'est un plaisir sans cesse renouvelé que de revoir une œuvre de Pelerin, justement à cause des mille et un détails qu'elle recèle.



Roger Pelerin, *Témoignages*, Linogravure sur papier, 33 cm x 44 cm, 2014

LA FAMILLE INDIENNE EN CANOË

L'archéologie atteste de la présence autochtone sur ce territoire depuis 6000 ans. La grande famille des Anishinabek y est disséminée en plusieurs groupes dont les Abbitibis qui circulent dans la région du Lac Abitibi.

L'histoire n'a pas retenu toute l'ampleur de leur contribution; ils furent pourtant d'une aide précieuse aux premiers colons comme guides et pourvoyeurs, ainsi que leurs compagnes comme soignantes et sages-femmes.

Naturellement familiers de la nature, ils nommèrent «Wabakin» la rivière dont le nom signifie «poisson blanc», notre rivière La Sarre.

CONSTRUCTION DE LA VOIE FERRÉE

1896 marqua la fin d'une longue période de stagnation économique pour le Canada. Une expansion industrielle rapide et la demande étrangère facilitent l'exploitation des ressources naturelles et encouragent le sciage du bois.

La construction du chemin de fer Transcontinental s'inscrit alors dans une perspective de développement et de mise en valeur du territoire. De plus, cette nouvelle voie ferroviaire deviendra la pierre angulaire de la colonisation agricole, minière et forestière du Nord-Ouest québécois¹.

1. Normand Paquin, *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, page 74

L'ARRIVÉE DES AYOTTE EN ABITIBI

En 1908, Mr. Pierre-Georges Roy arpente le canton de La Sarre. Des squatters s’établissent à la jonction de la rivière et du tracé du chemin de fer.

Pour s’établir ici, certains font preuve d’un grand courage; par exemple, M. Ayotte et sa famille qui firent une grande partie du trajet à pied, à travers les bois.

Les premiers groupes de colons qui vinrents’établir à La Sarre provenaient des comtés de Champlain et Portneuf, ainsi que Montmagny, Wolfe et Bellechasse. La population passe de 112 âmes en 1915 à 744 en 1917.

LE TRANSCONTINENTAL

Les dirigeants civils et religieux de la Société canadienne française sont de farouches partisans de la vocation agricole.

En octobre 1911, Mgr Latulipe et l’abbé Yvannoé Caron entreprennent un voyage de reconnaissance sur la voie en construction du Transcontinental.

Les terres qui longent la rivière Wabakin près du passage de la voie ferrée leur semblera un endroit idéal pour l’établissement d’un village; ce sera La Sarre.

GARE WABAKIN

Construite en 1913, la gare Wabakin ne gardera ce nom que quelque temps. Le nom de La Sarre, un régiment de Montcalm, lui fut donné en 1917. La paroisse St-André de La Sarre devint le village La Sarre le 24 mars 1937 et la Ville de La Sarre, le 17 août 1949.

Au début de la colonie, la gare fût le rendez-vous de tous les habitants. À chaque passage du train, on venait y accueillir les nouveaux arrivants et échanger les dernières nouvelles. Elle sera démolie en 1966.

1^{RE} RUE LA SARRE

En 1915, L’Abitibi Power and Paper construit un barrage à Iroquois Falls, ce qui provoque l’inondation des terrains giboyeux des rives du lac Abitibi.

L’Abitibi House, le poste de traite de la «pointe aux indiens» est déménagé dans le village de La Sarre.

Le village sera régulièrement inondé jusqu’en 1928.

1^{RE} ÉGLISE DE LA SARRE

Le prêtre devait servir non seulement de guide spirituel, mais aussi de guide temporel et, en dépit de son autoritarisme, le clergé d’alors fit montre de dévouement et de patriotisme.

L’abbé Ernest Lalonde est nommé curé le 5 avril 1917. Il officie jusqu’en 1943. Gardien de la morale, il haranguait ses ouailles par de virulents sermons sur les dangers de la mode, les vues animées, le patinage, les vacances, le travail le dimanche et pour qui organisait des courses de chevaux, c’était l’excommunication.

INCENDIE DE L’ÉGLISE ST-ANDRÉ DE LA SARRE 1926

La première église construite en 1917 fût détruite par un incendie le 13 avril 1926.

La région fût souvent éprouvée par le feu : forêt, bâtiments de ferme, scieries, cours à bois et hôtels tour à tour disparurent en fumée.

Entre 1921 et 1923, les incendies furent si considérables qu’on a craint pour l’existence même de la nouvelle colonie.

BÛCHERONS

Le colon est cultivateur-défricheur mais aussi bûcheron. L’insuffisance des revenus de l’exploitation agricole l’oblige à chercher du travail en dehors, ralentissant de ce fait l’amélioration de la ferme familiale.

Il part au chantier à l’automne et revient chez-lui au début du printemps.

La coupe de bois demeure la principale activité économique des colons abitibiens qui, entre 1922 et 1930, produisent en moyenne 125 000 cordes de bois à papier par an.

DRAVEUR, MOULIN À SCIE

On retrouve une dizaine de scieries à La Sarre sur la rivière White Fish. Elles bénéficient pour leur démarrage d’une conjoncture extrêmement favorable et orientent leur production vers les marchés extérieurs.

Cependant, pour soutenir ce développement, des coupes de bois formidables ont été tolérées tant sur les lots vendus aux colons qu’en vertu des permis spéciaux accordés aux scieries. L’année 1925 marque un record, avec une production de 153 500m³.

Source : Histoire de l’Abitibi-Témiscamingue, pages 225-227

TRAIN ET COUR À BOIS

1921- La Sarre est le principal centre d’expédition du bois de sciage. Le Canadian National Railways n’arrive pas à suivre le rythme de production des scieries abitibiennes et les stocks s’accumulent.

Plus tard, d’ingénieux entrepreneurs augmenteront encore ce rendement. Messieurs Howard Bienvenu et Henri Perron orienteront favorablement la productivité de ce secteur pour des décennies.

SALLE PAROISSIALE DE LA SARRE 1920-1964

La salle paroissiale construite en 1920 est le cœur de la vie sociale des Lasarrois. On y tient des bazars, des expositions comme des travaux d’art ménager des élèves du couvent, les initiations des Chevaliers de Colomb, la fête annuelle de Mr. le curé, le Noël des enfants, les enquêtes du coroner et les séances de cour du Magistrat.

De 1926 à 1929, elle servira de chapelle après l’incendie de l’église. En 1939, on l’aménage en théâtre et en cinéma le soir; les pompiers et la sûreté municipale y sont aussi logés. Elle fermera ses portes en 1956 et sera démolie en 1964.

ÉGLISE, PRESBYTÈRE ET COUVENT LA SARRE

Dès son arrivée, le curé Ernest Lalonde met tout en œuvre pour recruter les religieuses qui furent indispensables dans le domaine de l’éducation et dans la mise en place d’un service de santé.

L’ouverture du premier couvent à La Sarre date de 1920. Les idées et les vertus enseignées par les Sœurs de l’Assomption influencent grandement des générations de jeunes filles promises au mariage et à la tenue d’une maisonnée.

LES TEMPS DES FOINS

La crise économique de 1929-1939 fût l’occasion d’un deuxième élan de colonisation de l’Abitibi. Comme aide : le plan fédéral Gordon; le plan provincial Vautrin.

Le gouvernement a laissé à l’Église le choix des colons. Un critère important était le dénuement. On recrutait des gens «qui étaient sur le bord de rien avoir».

Les hommes montaient en premier, la femme et les enfants du colon ne montaient pas tant que le camp n’était pas construit, ce qui prenait deux ou trois mois, parfois plus¹.

1. Normand Lafleur. La vie quotidienne des premiers colons en Abitibi-Témiscamingue, page 37, 53, éd. Leméac, 1976

JARDINIERS

Avant d’être propriétaire de sa terre, le colon devait d’abord en être locataire. Pour obtenir ses Lettres-Patentes, le colon devait remplir certaines conditions dont :

- Défricher au moins 3 acres par année et les mettre en culture l’année suivante.
- Dans les trente mois, bâtir une habitation et une grange.
- Après trente mois, s’il a au moins quinze acres sur cent en culture, il pourra obtenir ses Lettres-Patentes¹.

1. Agence des terres de l’Abitibi-Témiscamingue (Billet de location 1913)

«Bi»

La corvée ou «bi», comme le disaient nos bâtisseurs, réunissait tous les hommes disponibles dans le voisinage. Sur une base volontaire et non rémunéré, un groupe se constituait afin de donner un coup de main à un colon de la paroisse qui devait entreprendre de gros travaux tels que la construction d’une grange ou faire boucherie à l’automne¹.

1. Ginette Coulombe : Du rêve à la réalité. La Sarre 1917-1992

HARMONIE DE LA SARRE

Fondée en 1923, l’Harmonie de La Sarre connut ses heures de gloire en 1924-1925 alors qu’elle remportait les premiers prix lors du concours provincial.

La «loi du dimanche», jour de repos mais pas d’oisiveté, interdisait tout travail. Les loisirs s’organisent donc. Plusieurs chorales sont actives, des films édifiants sont projetés à la salle paroissiale et le club de base-ball, très populaire, défie ses voisins de Macamic et de La Reine.

MÉTIERS À TISSER

Pour la femme, le choix de suivre le mari à la frontière représente souvent la crainte de l’isolement.

Briser l’isolement, c’est aussi se regrouper et c’est dans le cadre des associations féminines que les femmes qui en ont le temps participent à la vie sociale et communautaire.

Les cercles de fermières, dont la fondation à La Sarre date de 1923, jouent un rôle déterminant dans le maintien des traditions rurales que sont la cuisine, l’artisanat, la fabrication de conserves, tout en constituant un facteur d’intégration sociale non négligeable.

Source : Histoire de l’Abitibi-Témiscamingue, page 375

MAGASIN GÉNÉRAL

Des hommes d’affaires avisés occupent les créneaux stratégiques : magasins d’outillage, épicerie, vêtement, hôtellerie. En ce qui les concerne, l’aventure est payante ainsi que pour les professionnels : notaires, avocats, médecins et autres spécialistes dont la naissance d’une ville favorise la vocation.

La plupart furent d’honnêtes citoyens ayant à cœur la prospérité de leur ville et ils investirent leurs profits dans l’amélioration de leurs services.

FÊTE DIEU

La Fête Dieu est l’occasion d’une procession dans les rues de la ville. L’assemblée se dirige vers un reposoir, généralement une arche décorée de sapinage et de fleurs, parfois situé sur la galerie d’un paroissien qui sera très fier de cet honneur. C’est l’occasion de rendre hommage au Sauveur et de le remercier, lui qui vient, en quelque sorte, rendre visite à ses enfants.

REPAS EN FAMILLE

De tous ceux qui vinrent s’établir en Abitibi-Ouest, de la première décennie à la grande crise de 1929, nombre d’entre eux connurent la solitude et la misère et plusieurs furent contraints à l’abandon.

Mais ceux qui sont restés se sont forgés un caractère en même temps qu’ils ont façonné le paysage, défrichant la forêt, aplanissant les chemins. Bâtisseurs et entrepreneurs, ils ont créé notre environnement.

Souvent, ils avaient pour seule motivation une famille à nourrir et cette famille était aussi leur consolation, leur espoir en l’avenir et en une vie plus facile pour leurs enfants.

LA PRIÈRE

La prière est le dernier réconfort. Dans la prière, il y a l’espoir en des temps meilleurs. Cet espoir donne un sens à tout le travail accompli dans la journée, comme une offrande. Humblement recueillie, la famille sacrifie tout à cet idéal et manifeste une foi profonde en un avenir prospère.